CHAPITRE I
LES HAYU ET LEUR LANGUE

Le hayu, langue de la famille tibéto-birmane, est parlé par quelques centaines de personnes dans les collines du Népal oriental.

Les Hayu (nép. *hāyu*; hayu /wɑ·jʊ/) sont très peu connus des autres Népalais. Peu nombreux, ils n'ont pas un mode de vie qui les démarque de façon évidente de leurs voisins, et ils habitent une région qui n'attire ni touristes ni ethnographes. Les Hayu eux-mêmes ne se rendent pratiquement jamais à la capitale, Kathmandu, située à quatre jours de marche. Enfin, il se peut que certains Hayu aient tendance, face aux visiteurs étrangers à leur région, à se réclamer d'une ethnie plus connue (Jest, 1968 : 129).

La littérature sur le Népal les ignore presque autant. Les Hayu sont à peine mentionnés dans l'ouvrage classique de Kirkpatrick, envoyé en mission diplomatique au Népal en 1793 (1811 : 220, 252). Le docteur Campbell, attaché à la résidence britannique à Kathmandu, leur consacre deux pages dans un bref article (1840 : 609-611). Ses informations sont de deux sources, de valeur inégale : d'abord ses propres observations, intéressantes, sur un groupe de danseurs hayu qu'il avait rencontré à Kathmandu pendant la fête annuelle d'Indra Jatra en 1835; puis des informations de seconde main, fausses, qu'il avait obtenues d'informateurs limbu et lepcha (ethnies tibéto-birmanes) à Darjeeling. Brian Hodgson, le grand pionnier des études himalayennes, qui fut haut fonctionnaire puis résident britannique à Kathmandu presque sans interruption de 1820 à 1842, a consacré une partie de sa retraite à Darjeeling (1844-1858) à l'étude de la langue hayu. En 1857 il publia une grammaire d'une centaine de pages (Hodgson, 1857b) comportant un texte hayu de l'informateur Pachya, qui donne des renseignements utiles sur son peuple (1880 : 317-9), et en 1858 un bref article basé surtout sur l'anthropométrie du fils de Pachya. Nous trouvons dans ses manuscrits, conservés à la bibliothèque de l'India Office de Londres, quelques notes supplémentaires qui datent de la même époque (Hodgson, s.d.).

Après Hodgson, rien ne paraît pendant plus d'un siècle, jusqu'aux brèves notes de l'ethnographe français Corneille Jest (1968). Jest

donne des informations qu'il a apparemment recueillies à Dumja-Hayugaun, village hayu dont la langue a disparu. Un voyageur népalais, R.K. Shakya, dans un article semi-populaire (1971), donne des renseignements sur des Hayu, locuteurs de la langue, qu'il a rencontrés entre Ramechhap et Sindhuli Garhi.

En 1972, Martine Mazaudon et moi-même avons décidé de rechercher des locuteurs hayu et d'étudier la langue. Nous avons visité les villages hayu de Walting et de Dumja-Hayugaun avant de trouver des locuteurs à Murajor, où nous avons séjourné du 23 février au 6 avril 1972. Après une deuxième visite l'année suivante (1er-20 juin 1973), nous avons rédigé et publié deux articles sur la langue (Michailovsky et Mazaudon, 1973; Michailovsky, 1974). Je suis moi-même retourné à Murajor pour un mois en 1984, et j'ai visité le village de Manedihi par la même occasion.

Le but de notre étude était linguistique, et nous n'avons pas fait d'enquête ethnographique systématique. Pourtant, il nous a semblé utile d'exposer dans un premier chapitre ce que nous connaissons des Hayu, de leur habitat et de leur environnement socio-linguistique.

1.1. *L'HABITAT HAYU*

Le Népal actuel s'étend sur quelques 800 km d'ouest en est dans l'Himalaya. Son territoire commence, au sud, avec la frange nord de la plaine du Gange, le tarai, et atteint les sommets de l'Himalaya et par endroit des morceaux du plateau du Tibet au nord. Nous nous intéressons ici aux collines qui se trouvent entre ces deux extrêmes, l'habitat népalais typique. Le climat des collines est un climat de mousson allant de sous-tropical à tempéré.

A l'est de la vallée de Kathmandu, le grand fleuve Kosi longe la dernière chaîne de collines de l'Himalaya, le Mahabharat, sur 150 km d'ouest en est avant de trouver une faille et de sortir dans la plaine du Gange. Le pays hayu se trouve dans la partie occidentale de cette vallée (voir carte), qu'il déborde légèrement au sud. Sa limite occidentale est sans doute le village de Walting, à 1 500 m d'altitude dans la vallée du Rosi (tributaire du Kosi) dans le district administratif de Kabhre-Palanchok. Au nord, il ne dépasse pas les collines qui surplombent la rive nord du Kosi, en face de la chaîne du Mahabharat. Du côté est, nous n'avons aucune raison de croire qu'il y ait des villages hayu à l'est de la rivière Likhu, mais n'ayant pas parcouru nous-mêmes la vallée du Kosi dans cette région (i.e. entre Murajor et Okhaldhunga), nous ne pouvons pas en être certain. Sur le versant sud du Mahabharat, il y a deux villages hayu, Manedihi et Adhamara, sur

une crête surplombant la rivière Marin, dans le district de Sindhuli. Le pays hayu s'arrête sans doute là, mais il y a des groupes de Hayu installés dans les plaines : nous avons entendu parler d'un village, Hariwan, dans le district de Sarlahi, et d'autres dans le district de Siraha, plus à l'est.

Ainsi, selon nos informations, l'habitat hayu s'étendrait sur une quarantaine de kilomètres dans la vallée du Kosi et de son tributaire le Rosi, avec une avancée au sud du Mahabharat dans la vallée du Marin Khola. Cette région se trouve dans les districts administratifs de Kabhre Palanchok, Ramechhap, et Sindhuli. Les principaux villages que nos informateurs de la vallée du Kosi ont cités sont déjà mentionnés dans les notes inédites de Hodgson, qui datent de ca. 1855. Hodgson donne la localisation suivante :

> « Eastern Nepal, malarious valleys only in central region — none in mountains or in tarai, Háyuvás [i.e. le pays hayu] is Wálthing, Háyuvás, Nagajoli, Majhuwa — basin of Cosi to Dumja & thence by Sunkosi to Khurkot, Jhangajholi, Mudajor Wádi — in basin of Sun Kosi ». (s.d. : v. 22 f. 30.)

N'ayant pas la possibilité de les visiter, Hodgson ne pouvait pas savoir exactement où se trouvaient ces villages; aussi donne-t-il, dans son article, une région beaucoup trop vaste, surtout à l'est : « the basin of the river Kosi between the confines of the great valley of Nepal proper and that point where the Kosi turns southwards to issue into the plains. » (1880 : 443). Son informateur Pachya est plus exact : « in the basin of ... the Kosi river from near the valley of Nepal proper to the Tamba Kosi », ce qui est même un peu étroit.

La vallée du Kosi a un climat chaud et relativement sec pour le Népal : c'est à la fois un pôle de sécheresse (un peu plus de 1 000 mm de pluie par an) et la région des collines qui a le régime des pluies le plus variable (Dobremez, 1976 : 41). Les nuages sont délestés de leur eau par la chaîne du Mahabharat au sud, et les pluies ne reprennent leur pleine force que sur les collines au nord de la vallée. A plusieurs endroits nous trouvons des villages dont les habitants, pendant plusieurs mois de l'année, doivent descendre quelques centaines de mètres, jusqu'au Kosi, pour chercher de l'eau. Le village de Murajor est doté d'une petite rivière toute l'année, mais il y a peu de possibilités d'irrigation à cause de la raideur des pentes. La végétation naturelle de ce milieu n'est pas riche, sans doute à cause de la sécheresse du printemps, de l'appétit des chèvres, et du besoin de bois à brûler et de fourrage. Nous trouvons sur les pentes quelques arbres, en particulier le pin *Pinus roxburghii*, et surtout une composée introduite envahissante, *Eupatorium sp.*, que les Népalais appellent « destruction de la forêt (*ban mārā*) ».

Traditionnellement, les Hayu n'habitaient pas le fond de la vallée, à 450 m d'altitude, par crainte du paludisme; c'était, selon Pachya, un habitat réservé aux ethnies réputées résistantes au paludisme, comme les bateliers-pêcheurs Majhi (de langue indo-aryenne). Ils évitaient aussi le haut des collines qui vont jusqu'à 2 000 m et qui, toujours selon Pachya, ne conviennent qu'à la cueillette. Nous trouvons leurs villages étagés entre 1 000 et 1 500 m, sur des pentes assez raides. Le village de Murajor, avec sa trentaine de maisons, s'étend entre 1 400 et 1 000 m sur la rive nord du Kosi sur une longue arête qui descend vers le fleuve. Les maisons sont plus ou moins groupées en deux hameaux, en haut Barbot-Devithan (nép. *bar boṭ* « plante de *Ficus benghalensis* » et *devīthān* « autel de la déesse »), groupé autour de l'enceinte de la déesse, et en bas Bardanda (nép. « colline du *Ficus benghalensis* »), qui tire son nom d'un autre arbre à ombrage. Les champs sont taillés dans les flancs de la montagne autour des maisons. Ce ne sont pas des terrasses entièrement plates sauf dans un ou deux coins de terre où on a pu amener de l'eau et cultiver le riz irrigué. En aval des hameaux, sur les pentes sèches et trop raides pour la culture, les villageois ramassent de l'herbe pour le bétail, dont le fumier est répandu dans les champs au printemps.

Sur le plan économique les habitants des collines moyennes du Népal sont presqu'exclusivement cultivateurs à résidence fixe. Certaines ethnies se sont sédentarisées récemment, mais déjà Pachya démarque nettement les Hayu des Chepang et Kusunda, qu'il cite comme nomades vivant de cueillette, et des Limbu et Lepcha qu'il cite comme cultivateurs sur brûlis migratoires. (De nos jours les Limbu et les Chepang sont sédentarisés).

Les cultures de la vallée du Kosi ne semblent pas avoir changé depuis le temps de Pachya, qui cite les grains suivants : maïs, *Eleusine*, sarrasin, riz, millet *(Setaria italica)*, orge, blé, et amarante, cultivés dans des champs en terrasse avec l'araire; ceci correspond bien à nos observations, y compris pour l'ordre d'importance des grains. Il mentionne aussi un haricot (nép. *māṣ*) et le coton; ce dernier a disparu, comme presque partout dans les vallées chaudes du Népal, à la suite du développement du commerce de fil et de tissu indiens. Nous pourrions ajouter les tubercules alimentaires, ignames et taro, le sorgho, peu important, et quelques légumes. Ce sont les cultures communes à toutes les ethnies de la région.

Il y a peu de fruits; nous avons remarqué des bananiers, des figuiers (*F. carica* et *F. cunia*), des manguiers, des myrobalans *(Phyllanthus emblica)*, et l'arbre *Madhuca* (ou *Bassia*) *butyracea*, dont les fruits comportent une graine, pressée pour sa graisse culinaire, et une pulpe, consommée par les enfants. L'élevage est peu important faute de fourrage : quelques buffles, bœufs, chèvres, cochons, poulets. La construction de la maison semble avoir changé : les murs de pierre et

de terre, typiques des collines du Népal, ont remplacé ceux décrits par Pachya : « faits en bois vert (? rondins) entouré de rotin, les trous bouchés avec de la terre »[1]. Le toit est toujours de paille ou de chaume.

Le cadre du village de Manedihi, que nous avons visité en 1985, est quelque peu différent. La région, sur le versant sud du Mahabharat, est plus humide et boisée. Les villageois hayu, à part leurs cultures, se sont fait une spécialité du tressage de nattes de lanières de bambou (nép. *mãndro*); ces nattes, attachées en cylindre, servent de récipient pour les réserves de grain. Les villageois achètent le bambou sur pied, le découpent en lanières, et tressent les nattes, qu'ils vendaient pour 7 roupies la pièce au marché hebdomadaire de Dhungrebas en 1985.

1.2. *LES HAYU ET LEURS VOISINS*

La culture dominante du Népal s'est développée dans l'Ouest du pays dans une ethnie appelée Khas, de langue indo-aryenne (aujourd'hui le népali) et dont la religion était un hindouisme de tradition locale. Cette ethnie Khas s'est éprise de l'orthodoxie hindoue et avec l'aide de Brahmanes (nép. *bāhun*) ses membres se sont identifiés, en majorité, avec la haute caste des Kshatriya ou propriétaires-guerriers (nép. *chetrī*). Certains groupes d'artisans, une autre couche de la population de l'Ouest du Népal, furent relégués au rang de castes impures. Les Khas/Chhetri sont coiffés par une noblesse (nép. *ṭhakurī*), que la tradition veut Rajput, c'est-à-dire nobles Kshatriya d'origine indienne. Quoi qu'il en soit, nous appellerons « Khas » l'ethnie des Bahun et Chhetri, toujours dominante au Népal. Leur langue (et celle des artisans impurs), le népali, est la langue nationale du pays.

Partant de leurs bases dans l'Ouest du Népal, les petits royaumes khas sont parvenus à encercler les royaumes néwar (de langue

---

(1) Ce passage n'est pas traduit littéralement par Hodgson, et le *LSI* (3.1.396) a hésité sur le mot-à-mot, que voici. Le texte est dans la transcription de Hodgson :

« angki kem chhálung singha póta, diha wamta,
notre (PE) maison cru bois-INST fait rotin-INST entouré

« húnglúng kóha róta, khistiha supta,
ouvert-endroit terre-INST bouché paille-INST couvert

« gége gége páchimen. ».
séparément ils-se-construisent

Hodgson fait dire à Pachya qu'il y a deux pièces, une chambre et une cuisine, ce qui serait différent de la maison actuelle, qui est d'une seule pièce, mais le mot employé par Pachya est le népali *kunā* 'coin' et donc il n'est pas certain qu'il se soit agi de pièces.

tibéto-birmane, mais fort hindouisés) de la riche vallée de Kathmandu. Pendant la dernière moitié du XVIIIe siècle, l'un des royaumes khas, celui de Gorkha, avec sa dynastie thakuri et ses soldats khas, magar, et gurung (les deux derniers de langue tibéto-birmane, de l'Ouest du Népal), s'est emparé de la Vallée de Kathmandu (1768), du royaume Sen, khas lui aussi, qui tenait l'Est du pays (y compris le pays hayu), et enfin des royaumes khas rivaux de l'Ouest. Cette dynastie règne actuellement au Népal.

Les Khas, à mesure qu'ils étendaient leur domination sur les collines du Népal, ont su assimiler les ethnies de langue tibéto-birmane à la fois politiquement, économiquement, et socialement, de sorte que nous y trouvons aujourd'hui une société assez intégrée[2].

Dans les collines de l'Est du pays, le nouvel Etat trouva des régions à forte population tibéto-birmane (Sunuwar, Rai, Limbu). Si ces régions appartenaient en titre à la dynastie khas des Sen, originaire de Palpa dans l'Ouest, depuis le XVIe siècle, et peut-être à d'autres royaumes hindous avant cela, leurs habitants avaient gardé dans les faits une grande autonomie. L'assimilation politique des Limbu, en particulier, à la frontière est du pays, a continué jusqu'à nos jours. Dans la région hayu il n'y avait apparemment pas de populations tibéto-birmanes très importantes ou très organisées; vraisemblablement les pentes raides et sèches de la vallée du Kosi n'étaient que peu peuplées. Ceci, en conjonction avec la proximité de Kathmandu, la capitale, peut avoir rendu l'assimilation plus facile. Dans un premier temps l'Etat a laissé aux Hayu, comme à d'autres groupes, certaines terres sous une forme de tenure communautaire traditionnelle, le *kipat*, renonçant ainsi au bail normal de cinquante pour cent de la récolte et à certains pouvoirs administratifs (Regmi 1971 : 27, 45-53). La suppression progressive de ces *kipat* par l'Etat, mesure de centralisation et d'uniformisation administrative, n'a été achevée que tout récemment dans le pays Limbu mais les informateurs de Hodgson affirmaient vers 1857 que tout le *kipat* hayu leur avait déjà été repris depuis longtemps[3]. Pachya lui-même métayait des terres dont le bail était attribué comme émoluments aux officiers en poste à Dhankuta. Avec la perte de leur *kipat*, l'assimilation économique des Hayu était complète. Sans

(2) Pour une excellente introduction à l'ensemble des populations du Népal on se reportera à Gaborieau (1978).

(3) Sur le *kipat*, voir Regmi (1963-68 : vol. 3, et 1971 : 27, 49-53). Les premières limitations sur les *kipat* datent de 1791. Les Hayu sont mentionnés comme détenteurs de *kipat* dans un ordre de 1836 renforçant ces limites (Regmi, 1974). Mais les informateurs de Hodgson affirmaient avoir perdu leur *kipat* beaucoup plus tôt, peut-être en 1791. Hogdson écrit : Daman Lhapa some 50 years ago was the last oppressor and seized the last lands (Kípat) the Vayus had. Ran Bahadur's time <r. 1777-1799> — now cultivate the lands of which formely proprietor — as tenants <...> (s.d. : 22.31)

doute avaient-ils déjà maîtrisé les mêmes techniques agricoles que les Khas, processus dont nous n'avons aucune trace documentaire. Hodgson (1858) signale qu'ils employaient l'araire.

Sur le plan social la société khas a pu intégrer n'importe quel groupe pourvu qu'il renonçât à l'abattage des bovins, exigence fondamentale. Le *Code* du temps du roi Surendra, en vigueur de 1856 à 1963, cite les Hayu, avec presque toutes les autres ethnies non-khas du Népal, comme une caste de « buveurs d'alcool » (nép. *matwālī*), chose interdite aux castes Bahun et Chhetri, « porteuses du cordon sacré » (nép. *tāgādhārī*). *Matwali* est une catégorie de castes pures, (nép. *pānī calne* « dont on accepte l'eau »), elle-même divisée en deux sous-catégories, les ethnies qui étaient recrutées dans l'armée (avec les Khas/Chhetri) comme soldats (i.e. les Magar et Gurung, et plus tard les Rai et, dès 1861, les Limbu, tous de langue tibéto-birmane) et les ethnies non-militaires (nép. *prajājāt*), employées comme porteurs, etc. (Regmi 1977 : 115). Les Hayu, comme les Chepang, Sunuwar et Pahari (tibéto-birmans) et certains groupes de langue indo-aryenne appartenaient à cette deuxième sous-catégorie[4]. Ces catégorisations ne figurent plus dans le nouveau *Code* du roi Mahendra, entré en vigueur en 1963.

Il est difficile d'évaluer la proportion des différentes ethnies dans la population actuelle du Népal parce que les recensements du pays ne donnent que le nombre de personnes déclarant différentes langues comme langue maternelle. Le recensement de 1971, par exemple, sur une population globale de 11 555 983 habitants, trouve 6 060 758 népalophones (52 %) et 1 972 676 locuteurs des huit langues et groupes de langues tibéto-birmans importants chiffrés; si nous ajoutons une forte proportion des 394 374 locuteurs des « langues locales » à ce dernier chiffre, nous arrivons à presque 20 % de locuteurs de langues tibéto-birmanes (Népal, 1973 : tableau 14). Trop peu de personnes se sont déclarées de langue maternelle hayu pour que ce chiffre apparaisse

(4) (Népal, 1952-55 : 5 : 92-93). Dans les premières éditions du *Code*, les *prajājāt* sont caractérisés (à la différence des ethnies militaires) comme 'susceptibles d'être réduites en esclavage', ce qui voulait dire que leurs membres pourraient être réduits en esclavage comme punition pour certains crimes. Cette punition a été abolie pour les castes pures (dont les Hayu) en ou avant 1877 (Sen, 1973 : 163), et l'esclavage même en 1924. Rien ne justifie l'affirmation de Frank que les Hayu « certainly were slaves until the 1920's » (1974 : 90, aussi 95), ni la caractérisation des Hayu comme 'caste d'esclaves' (nép. *dās jātī*) dans l'encyclopédie géographique du Népal (Népal, 1974 : 2.169), caractérisation que les rédacteurs nous ont attribuée à tort. L'idée est contredite par le *Code* même, puisqu'il prévoit la possibilité d'infliger une peine d'esclavage à un Hayu. En outre, à supposer qu'un esclave d'ascendance hayu eût été libéré, il n'aurait pas pu en principe réintégrer sa caste d'origine. Sur la question de caste dans le *Code* népalais, voir Höffer (1979), en particulier pp. 124-131 sur caste et esclavage.

dans les statistiques publiées. Frank, qui a dépouillé des archives au niveau du district, a trouvé 1 551 Hayu (pas nécessairement locuteurs); nous pouvons accepter ce chiffre en émettant une réserve relative à la possibilité qu'il y ait des Hayu à l'est de la rivière Likhu ou dans le district de Siraha dans les plaines (ou plus à l'est), régions que Frank n'a pas couvertes (1974 : 95). Selon Bal Krishna Pokharel, qui avait peut-être accès à des données inédites du recensement népalais de 1953-54, il y aurait 233 locuteurs de la langue hayu (1965 : 81). Le chiffre de population hayu n'a peut-être pas beaucoup changé depuis un siècle. Hodgson, dans ses cahiers, l'évalue de un à deux mille (*s.d.* : v. 22 : 31 r); dans son article (1880 : 413) il écrit : « a few thousands — how many, I have no means of ascertaining ». Le nombre de locuteurs a sans doute diminué.

Dans la population actuelle du district de Ramechhap, qui compte un millier de Hayu selon Frank (1974 : 90), les groupes les plus importants sont les suivants, selon leur langue maternelle (Népal, 1973 : tableau 14) :

népali	82 436
tamang	30 039
newar	14 322
magar	13 323
sunuwar	8 364
autres	8 355
total	157 349

Les Sunuwar habitent au nord et à l'est des Hayu, et les Tamang habitent de préférence de plus hautes altitudes. L'implantation de la population khas dans ce district ne peut pas être datée précisément; peut-être aurait-elle commencé sous la dynastie Sen ou même avant, mais elle n'a probablement pas pris son essor avant le XVIIIe siècle. Les Magar sont venus de l'Ouest avec les Khas. Les Newar, commerçants qui ne s'établissent que dans les bazars et sur les axes de communication, semblent également tardifs.

Le village de Murajor

Le village de Murajor, avec ses 25 maisonnées hayu et quelques maisonnées chhetri, constitue aujourd'hui une des neuf circonscriptions de la commune (i.e. village ou ensemble de villages doté d'un conseil, nép. *pañchāyat*) de Sukajor-Salsikhar, qui compte une population d'environ 4 000 habitants, à prédominance Chhetri. En 1972, le chef du hameau de Murajor était un hayu alphabétisé; il avait été élu représentant de la circonscription au conseil de la commune dès le début du système de panchayat en 1962. (Il a été remplacé depuis par un Chhetri comme représentant au panchayat). En même temps, il

conservait son ancien titre de *mukhiyā*, c'est-à-dire de chef de village, autrefois nommé, aux responsabilités multiples, réduit depuis à des fonctions triviales. Il est encore souvent appelé par ce titre. Au hameau, il arbitrait les disputes mineures et servait d'écrivain public. C'était l'interlocuteur d'office de tout visiteur, auquel il s'adressait dans le registre le plus honorifique de la langue nationale. Il a bien voulu nous héberger dans sa grange pendant nos premiers séjours.

Le village est situé à une heure de marche du centre administratif du district, le bazar de Ramechhap, où vont les villageois pour leurs démarches administratives. Il y a des boutiques dans le bazar et un marché hebdomadaire, où les villageois se promènent et font quelques petits achats : tissu, épices, tabac, et un peu de viande. Pour économiser sur les achats plus conséquents, surtout le sel, les ustensiles de fer, et le tissu, ils font eux-mêmes le portage à partir de Dhungrebas dans le tarai intérieur, qui est relié à l'Inde par un chemin carrossable en saison sèche. Ce chemin est aussi celui de l'émigration. La seule raison pour un villageois de se rendre à Kathmandu serait pour postuler un emploi gouvernemental ou pour faire appel du jugement d'un procès, mais les Hayu n'ont ni la tradition de l'emploi gouvernemental ni les moyens de poursuivre un litige jusqu'à la capitale.

La condition économique des Hayu est inquiétante. Nous ne sommes pas les premiers à le constater : Pachya remarque déjà (notre traduction du hayu) : « Notre ethnie est tombée dans les mains des autres, une petite ethnie, réduite à deux poignées » (Hodgson 1880 : 318). Hodgson (qui n'a pas pu se rendre dans les villages hayu) écrit : « The Vayus are in an exceedingly depressed condition, gradually passing to extinction probably » (1880 : 443). De nos jours, Shakya rapporte : « Economic status of the Hais is generally low in comparison to that of other tribes » (1971 : 91). Dans le village de Murajor, plusieurs champs et même le cimetière traditionnel ont été vendus aux Chhetri immigrés dans le village depuis quelques dizaines d'années. Un de ces derniers — cas sans doute exceptionnel — a installé sa femme officielle, Chhetri, sur ses terres dans le village de Murajor et cinq femmes Hayu sur ses terres dans les villages avoisinants. Les enfants de ces unions seront Chhetri.

L'échec économique conduit inéluctablement à l'émigration, qui touche toutes les populations des collines du Népal depuis le siècle dernier (Regmi 1978 : 134-5). C'est ainsi qu'aujourd'hui le nombre de Népalais en Inde, surtout dans la région de Darjeeling, sur la frontière est du Népal, et dans l'Etat d'Assam plus à l'est, est couramment évalué comme étant du même ordre que leur nombre à l'intérieur des frontières du Népal. En 1901, 114 locuteurs de hayu ont été recensés à Darjeeling et en Assam, où ils servaient principalement de main-d'œuvre dans les exploitations de thé nouvellement développées à l'époque (Grierson, 1908 : 3.1.382). En 1964, les enquêteurs chargés du

recensement des Indes ne trouvèrent aucun locuteur de hayu (Inde, 1971); les descendants des immigrés de 1911, et les nouveaux immigrés éventuels, se sont sans doute fondus dans la société népalaise expatriée (nép. *prabāsī*), de langue népali, toutes ethnies confondues. Plusieurs familles de Murajor ont des membres établis, sans doute dans des conditions précaires, dans le tarai népalais ou en Inde. Pendant notre séjour le fils d'une maison hayu était revenu à Murajor pour assister à la fête annuelle et emmener ses parents dans le tarai où il s'était établi; ils ne reviendront plus. Le plus souvent, pourtant, les émigrés disparaissent sans donner de nouvelles.

SCIENCES DU LANGAGE

LA LANGUE HAYU

par

Boyd MICHAILOVSKY

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
15, quai Anatole-France — 75700 Paris
1988

© Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1988

ISBN 2-222-04146-5
ISSN 0991-5877